

vous conduis à Kosciolka, où M. de Festenburg possède un bel étang vis-à-vis de son château. La demoiselle patine volontiers...

—Partons!

Lévi Weinreb se mit en devoir de friser et d'habiller M. Kochanski. Lorsque celui-ci fut vêtu de satin noir et de martre, on eût dit un vrai beau Juif polonais.

Valérien se plaisait à lui-même sous ce déguisement. Sans contredire le Juif, il monta donc avec lui dans le traîneau. Une course de deux heures leur fit atteindre le château de Kosciolka. Weinreb mit pied à terre, dépaqueta des patins en cliquant de l'œil, et entra dans la maison, pour revenir assez vite le sourire aux lèvres.

Un frôlement de robe se fit alors entendre. Valérien, resté dans le traîneau, regarda par un trou de la couverture en toile; depuis longtemps son cœur n'avait pas battu de la sorte. Une jeune fille de haute taille et du type le plus pur venait de sortir du château, elle se dirigeait vers l'étang. Se jugeant irrésistible, même avec ses boucles pommadées et son caftan juif, il bondit à l'improviste hors du traîneau et se précipita aux pieds de la jeune fille, qui recula toute surprise.

—Que veut ce Juif? demanda-t-elle.

—Il veut attacher les patins de mademoiselle, répliqua Weinreb, que cet excès de précipitation n'avait pas médiocrement effrayé.

La belle créature haussa les épaules et posa le pied avec un dédain inimitable sur l'homme agenouillé devant elle. Puis elle le remercia d'un signe de tête hautain, et s'envola.

—Eh bien! qu'en dites-vous? chuchota Weinreb.

—Ce que j'en dis?... — Il hésita. L'œil du Juif suivit le sien et s'illumina d'un fin sourire. Elle sera ma femme, elle et nulle autre! s'écria Valérien avec feu.

—Enfin! Dieu soit loué! murmura l'heureux créancier; vous parlez comme un livre. Voici le premier acte de la comédie. Dans un mois la noce!

Le soir même, les quatre Juifs réunis au cabaret vidaient une bouteille de vin de Hongrie à la santé de M. Kochanski, de Mlle Hélène, du vieux Festenburg et de toute sa maison, mais d'abord à la leur.

Le lendemain, Sonnanglanz se mit à la recherche des nombreux créanciers, et Smaragd à réparer de son mieux Baratine.

L'arrangement de la propriété se fit avec la même rapidité merveilleuse. Malgré le rude hiver polonais, Smaragd travailla sans relâche à la sueur de son front; cinquante manœuvres, paysans, journaliers, maçons, tapissiers, nettoyèrent la cour et les dépendances; refirent le château habitable, le tout aux frais du Juif, qui ne se contenta pas de réparations, car le salon fut pourvu d'un mobilier neuf, voire d'un piano; les murailles se garnirent de tableaux, on amena même une

charrue à vapeur et une machine à battre le blé. Quatre semaines ne s'étaient pas écoulées que tout le voisinage parlait de cette propriété modèle. Les uns prétendaient que M. Kochanski avait hérité, d'autres que le jeu lui avait été favorable; les paysans se racontaient à voix basse qu'il avait découvert un trésor du temps des guerres tartares. La nouvelle en arriva chez M. de Festenburg, qui ne se douta guère que tout ce remue-ménage s'opérait à son intention. — Une machine à battre le blé! depuis dix ans, il ne rêvait pas autre chose. Une charrue à vapeur! c'était pour lui l'idéal. — Le vieux seigneur ne pouvait plus tenir en place; il sortit, sa pipe à la bouche, et rencontra Lévi Weinreb, qui proposait des étoffes à la femme de charge, ancienne nourrice de Mlle Hélène, et aux autres servantes du château. — L'as-tu vue? lui demanda-t-il en tirant une vigoureuse bouffée qui l'enveloppa de nuages.

—Quoi donc, seigneur?

—La machine à battre, parbleu!

—Une machine à battre! ô merveille!

Et où l'aurai-je vue cette machine?

—A Baratine, je suppose.

—Est-ce possible! s'écria le Juif en feignant la plus profonde surprise, les yeux ouverts si larges que leurs prunelles nageaient dans le blanc. Il faut, Dieu me pardonne, que M. de Kochanski soit devenu terriblement riche pour installer chez lui une machine à battre, une vraie.

—Et aussi une charrue à vapeur, interrompit M. de Festenburg.

—Une-ne-char-rue-à-va-peur! bégaya Weinreb.

—Sans doute.

—C'est la fin du monde, dit le Juif, reprenant haleine avec effort; mais M. Valérien peut se donner un pareil luxe mieux que personne avec sa fortune et ses talents. Voilà un homme beau, spirituel, admirable, continua Weinreb en s'échauffant; de l'or pur, un diamant, une perle! une perle!

—Il me semble qu'autrefois tu le jugeais différemment?

—Que Dieu me punisse! s'écria Weinreb en rougissant jusqu'aux oreilles; que la terre s'ouvre pour m'engloutir, moi et mes enfants, si j'ai jamais mérité de lui!

—Calme-toi, j'aurai mal entendu.

—Oh! si j'osais parler!

—Jusqu'ici tu n'en avais jamais demandé la permission.

—Si je pouvais parler tout franchement, sans crainte, je dirais: — Voilà l'époux qui convient à mademoiselle votre fille.

—Ou plutôt, si j'étais M. de Festenburg, — à cette pensée, Weinreb redressa la tête, je ne donnerais mon enfant qu'à lui. Ce serait un couple assorti, deux perles, deux vraies perles!

M. de Festenburg toussa légèrement, signe d'approbation qui suffit à encourager Weinreb. Il prit le vieil Allemand par le bras avec tout le respect possible,

et lui dit timidement à l'oreille: — Que penserait sa seigneurie, si je lui proposais d'aller à Baratine faire connaissance avec les machines?

M. de Festenburg toussa de plus belle. Une demi-heure après, son traîneau s'arrêtait devant la seigneurie de Baratine, où l'on était averti déjà de son arrivée.

Valérien accueillit son futur beau-père avec la grâce noble qui lui était naturelle et fit courtoisement les honneurs des *merveilles du monde*, comme Weinreb appelait ses machines agricoles. M. de Festenburg s'étonnait, soupirait, admirait et enviait. Il fut ébloui par les meubles neufs, par les tableaux, goûta le vieux cognac et le précieux tokay, fuma une pipe d'écumé de mer, passa par hasard la main sur le velours fin dont son hôte était vêtu, et fut conquis.

Valérien saisit d'emblée le taureau par les cornes. — Vous avez une fille charmante, monsieur de Festenburg.

Le père s'affecta la modestie de rigueur.

—Sans flatterie, Mlle Hélène est extrêmement belle.

—Passable, passable

—Si elle est aussi spirituelle, aussi aimable...

—C'est une bonne enfant.

—Je ne l'ai aperçue qu'une fois, de loin, peut-être pour mon malheur.

—Pour votre malheur?...

—Peut-être, répéta Valérien avec émotion, car je crois..., non, je ne le crois pas seulement, je le sais, je le sens, j'aime votre fille.

—Beaucoup d'honneur que vous nous faites, balbutia en s'inclinant M. de Festenburg, d'abord stupéfait.

—Oui, j'aime mademoiselle Hélène, et je vous demande humblement sa main.

—Mais

—Ne me mettez pas au désespoir, supplia le possesseur de la machine à battre.

—Ecoutez, répliqua M. de Festenburg, vidant un nouveau verre de tokay et se léchant les lèvres, je ne vous le cache pas, vous me plaisez, et aucun refus ne viendra de ma part...

—Je suis donc le plus heureux des hommes! s'écria Valérien. — Il s'était jeté avec élan au cou du vieillard. Celui-ci rayonnait.

—C'est dit, vous avez mon consentement... J'apprécie les choses à un point de vue qui m'est propre; mais ma fille a le sien aussi, entendez-vous? Il faut compter avec elle. — Le père se gratta la tête et lorgna le tokay...

—Bon! j'ai entendu parler déjà des caprices de Mlle Hélène, pures chimères de jeune fille...

—Oh! je ne doute pas que vous ne parveniez à gagner son cœur, dit M. de Festenburg; mais pour Dieu, qu'elle ne devine jamais que vous le gagnez avec mon consentement. La partie serait perdue.

—Laissez-moi faire, dit le séducteur,